

un spectacle très amusant à l'œil. Enfin, l'on arriva au bouquet ; il s'épanouit dans l'obscurité, comme une grande gerbe d'épis d'or, aux barbes d'argent entremêlées de pavots et de bluets de flamme, ou comme la queue du paon de Junon, faisant la roue auprès du trône lumineux de sa belle maîtresse ; puis tout s'éteignit et il ne resta qu'un grand nuage d'un blanc laiteux avec des ombres blondes comme celles des camées, que le vent pétrissait et déformait de ses mains invisibles.

Je relevai la tête, et je vis les étoiles avec leur prunelle jaune comme des yeux de lion, qui regardaient d'un air moqueur les lampions qui s'éteignaient ; elles brillaient, papillonnaient, scintillaient, flamboyèrent dans l'air froid de la nuit et redoublaient d'éclat, à mesure que la fête pâlissait ; elles semblaient dire : Quelle illumination vaut la nôtre qui s'allume tous les soirs et à laquelle personne ne prend garde ? Quoique j'eusse trouvé le feu d'artifice fort beau, je ne puis m'empêcher d'être de l'avis des étoiles. Mon paradoxal ami me soutint que les lampions étaient plus agréables et finit la soirée en me démontrant que j'avais les cheveux rouges.

(*La Charte de 1830*, 3 octobre 1837.)

LE CHEMIN DE FER

LE CHEMIN DE FER

Les chemins de fer sont à la mode comme les montagnes russes, les diables, les bilboquets et les montgolfières l'ont été dans leur temps ; les spectateurs et les actionnaires ne rêvent que *rails-road*, *rails-way*, *locomotives Waggory* et autres mécaniques plus ou moins ferrugineuses ; selon eux, la face du monde doit être renouvelée par cette précieuse invention :

L'antique pesanteur à tout objet pendante,

la distance, disparaîtront de la terre dans un temps donné ; les coursiers arabes de la race du Prophète, les pur sang anglais, les cerfs, les lévriers et tous les animaux les plus vites vont être relégués dans la classe des paresseux et regardés comme des

tortues, des caïmans et des aïis; les haras sont abolis, et on fera dans quelque cent ans d'ici l'exhibition du dernier cheval aux foires et aux fêtes publiques comme on montre aujourd'hui des sirènes, des lapins savants et des femmes barbues; les Cuvier et les Saint-Hilaire futurs se livreront à la paléontologie à propos des molaires d'un cabalotharium quadrupède ante-chemin de fer trouvé dans les glaises et les terrains tertiaires de Montfaucon. Tout cela est très beau et cette poésie du chemin de fer en vaudrait bien une autre; malheureusement le chemin de fer ne peut être envisagé que comme une curiosité scientifique, une espèce de joujou industriel. La structure de la terre, où les montées succèdent aux pentes et ainsi de suite pour l'écoulement et la répartition des eaux, s'oppose nécessairement à l'établissement des grandes lignes, où la variété du niveau exigerait d'immenses travaux de remblai et des dépenses telles que le plus grand succès dans l'entreprise pourrait à peine les couvrir; les pays d'alluvion, comme la Hollande et la Flandre; les grands plateaux du Céleste Empire, où les voitures et les chariots marchent à la voile, se prêtent à l'emploi avantageux de cette invention anglo-américaine; autrement ce sont des éminences qu'il faut couper comme des verrues, des tunnels, des ponts, des galeries souterraines, des viaducs à construire, des montagnes à éventrer et à percer à jour, des ter-

rasses à élever, des entassements babyloniens pour éviter cinq à six pouces de déclivité.

La rapidité de la communication ne pourra jamais compenser des frais si énormes; et qu'importe, après tout, que l'on ait une chose dans deux jours ou dans huit? On en est quitte pour la demander plus tôt, et même la continuité des arrivages vous dispense de cette précaution. Quant à la question du bon marché, elle est nulle; les compagnies qui exécuteront les chemins de fer seront obligées d'exiger un tarif exorbitant pour ne pas se ruiner et les transports reviendront à un prix aussi élevé qu'auparavant. Mais laissons là toutes ces considérations mélancoliques qui sentent le commerce et l'industrie, n'empêchons pas sur les droits de messieurs de l'économie et de l'utilité; bornons-nous à décrire, ce qui est de notre métier; mais avant de commencer, qu'on nous permette encore une question: Si les chemins de fer et les machines à vapeur prennent cette extension que rêvent certains enthousiastes, on trouvera-t-on du charbon de terre pour faire marcher tout cela? Le charbon ne se plante pas, et il faut des milliers d'années avant que de nouveaux courants de minéral se forment dans les veines des filons épuisés; les forêts ont déjà disparu; comment fera-t-on lorsque tout le charbon de terre et toute la houille seront consumés? L'homme pourra-t-il découvrir un autre combustible ou créer une nouvelle bête de

somme pour remplacer le cheval disparu ? Ce ne sera pas un spectacle médiocrement bouffon que de voir les charretiers de l'avenir assis sur leurs marmites refroidies et obligés à pousser eux-mêmes leurs wagons ou à les faire traîner par des vaches ou des poules.

Le chemin de fer de Paris à Saint-Germain excite à un haut degré l'attention des habitants de la bonne ville, et c'est avec raison ; il réunit toutes les magnificences du genre ; le point de départ est marqué par un véritable palais ; des salles d'attente sont préparées pour les voyageurs, et ce ne sont pas des sinécuristes que ces honnêtes salles, car pour un trajet de trente minutes, on attend bien deux heures et demie.

Les bureaux où l'on prend ses billets sont entourés de grilles de bois disposées comme celles qu'on voit aux abords des théâtres ; ces grilles, qui se compliquent en manières de grecques et qui décrivent plusieurs zigzags tout à fait dédaliens, font faire aux queues de voyageurs une promenade d'agrément d'une ou deux lieues, sans sortir de la même chambre. Enfin, par des travaux et des périls sans nombre, vous arrivez au bienheureux bureau ; l'on vous délivre une petite languette de papier où la première chose qu'on aperçoit est une faute de français : *Paris à Saint-Germain*. Peut-être n'est-ce qu'une magnifique hyperbole signifiant qu'au moyen de rails et de

wagons les villes sont les unes dans les autres et se transvasent avec facilité.

La salle est décorée d'une façon très splendide et très élégante, dans le style de la Renaissance ; des cadres d'architecture, rehaussés de filets d'or, entourent des figures allégoriques d'une couleur vive et chaude, qui deviendraient aisément de bons tableaux ; l'une drapée à l'antique représente la science au temps d'Archimède ; l'autre en costume du moyen âge tient un livre ouvert où est écrit : *Invention de l'imprimerie et de la poudre à canon* ; en regard sont peintes deux femmes, dont la première symbolise l'invention de la vapeur, et la seconde l'invention des métiers à filer ; cette figure est charmante ; des médaillons sur fond d'or, des portraits de savants mathématiciens, d'inventeurs de tous les pays et de tous les siècles complètent la décoration. Le haut de la salle est tendu de cuir fauve à grands rayons d'un effet noble et sévère ; le plafond est divisé en grands compartiments avec les poutres et les membres de maçonnerie apparents ; de chaque côté de cette salle sont pratiquées deux autres chambres plus petites et d'un ornement moins fleuri, destinées aux places inférieures ; une boiserie de chêne, une tenture de damas vert à dessins courants, des banquettes analogues en forment l'ameublement. De grandes fenêtres cintrées laissent tomber sur toute cette décoration un jour abondant et limpide.

On pourrait donner le plus charmant bal du monde dans ces salles d'attente ; il n'est pas besoin de dire que toutes ces élégantes dispositions sont dues à la fertile imagination de MM. Feuchères, Séchan, Diéterle et Desplechins, les ingénieux décorateurs de l'Opéra. Il n'y a qu'eux de capables d'arranger avec cet esprit, cette richesse et cette grâce ; en vérité nous ne nous imaginions pas rencontrer tant de splendeur au chemin de fer, qui est de sa nature assez chaudronnier et assez anti-pittoresque.

Jusqu'ici c'est fort bien, le chemin de fer se présente sous les apparences les plus attrayantes ; il vous a fait des surprises agréables ; vous croyez entrer dans une forge, dans un antre de cyclope tout noir de fumée et de charbon, et vous vous trouvez dans une salle du palais d'Aladin, vous êtes en pleines *Mille et une Nuits*, dans une ravissante décoration d'opéra ; mais, ne vous y fiez pas, le chemin n'est pas aussi bon enfant qu'il en a l'air ; approchez-vous de ces petites affiches encadrées de noir, et vous y verrez les avis les moins rassurants du monde.

Avis. — Les voyageurs qui tiennent à leur tête sont priés de ne pas la sortir hors des voitures, attendu qu'ils seraient guillotinéés subitement tout vifs en passant sous les ponts et sous les voûtes.

Il ne faut pas se lever, se tenir debout dans les voitures, sous peine d'être lancé sur le rail-way, où

l'on serait incontinent coupé en rouelles, dru et menu comme des légumes de julienne, par les roues des wagons.

Les personnes prudentes feraient bien de s'abstenir de se moucher ; on ne sait pas ce qui peut arriver.

On est prié de ne pas fumer ; la fumée du tabac et celle du charbon de terre ne s'accordent pas bien ensemble. On ne doit pas amener de chiens de peur que leurs aboiements n'épouvantent le cheval de vapeur (*steam horse*) et ne lui fassent prendre le mors aux dents..., etc., etc.

L'âme saisie de terreur, on reste immobile sur sa banquette, de crainte de faire éclater quelque chose quelque part. Vous étiez parti dans l'honnête dessein d'aller à Saint-Germain, et vous commencez à croire que vous pourriez bien arriver par morceaux dans quelque planète, sur les ailes d'une explosion. L'heure sonne et la cloche qui appelle les voyageurs vous semble avoir des tintements tout à fait funèbres.

Au pied de l'escalier, vous trouvez le cheval de vapeur tenu en laisse par des pages noirs et tout barbouillés de suie ; l'étrange animal s'impatiente ; il brûle de se lancer au galop sur les rainures, il a du feu dans les yeux et la fumée lui sort des narines en longs tourbillons. Il ne jette pas comme le cheval son hennissement en fanfares éclatantes ; mais il a

une espèce de râle strident, un grognement de mauvaise humeur d'un effet singulier; on dirait d'un monstre marin enrhumé du cerveau qui pousse l'eau par des événements obstrués, ou le renâchement d'un serpent de mer qui aurait avalé un vaisseau de travers. Quoiqu'il soit infatigable, il a l'air de s'efforcer, de haleter et de se donner beaucoup de peine; cette vie inanimée a quelque chose de bizarre et d'effrayant; c'est trop vivant pour une marmite, et trop mort pour un cheval. Bizarre création, qu'un animal de tôle et de fer, à qui le feu tient lieu d'âme et la vapeur de souffle. On casemate les voyageurs dans leurs voitures respectives, et, après deux ou trois fanfares de trompettes, on lâche la bride à la marmite, qui part au pas de course et prend bientôt le galop.

On s'enfonce d'abord sous une voûte obscure, où la fiente d'étincelles que laisse tomber en courant le cheval de vapeur jette par moment de rougeâtres clartés. Cette voûte est le passage le plus anacréontique du chemin de fer, que l'on n'aurait pas cru capable d'immoralité; la voûte est son boudoir. Dans l'intérêt des mœurs, on devrait bien éclairer avec des becs de gaz ce souterrain attentatoire à la décence publique et inquiétant pour la pudeur.

Vous voyez bientôt la lumière du ciel et le soleil, et vous filez assez rapidement au fond d'une tranchée dont les rebords sont garnis de grillages et de

curieux; puis ce sont des ponts, des ponceaux, des remblais et toutes sortes d'accidents de terrain qu'il a fallu vaincre. La force de traction est inégale, sans doute à cause des différences de pente; tantôt l'on va assez vite, tantôt l'on va très doucement, quelquefois pas du tout. Le *steam horse* a mangé toute son avoine de charbon et il faut aller chercher chez la fruitière la plus voisine un boisseau de braise pour le rallumer, ou bien il a pris la mouche, cassé ses harnais et galopé tout seul jusqu'à Saint-Germain.

Le chemin de fer de Bruxelles à Anvers, sur lequel nous avons habité assez longtemps dans notre cèlèbre voyage en Belgique, nous avait accoutumé à une célérité bien supérieure; les arbres fuyaient à droite et à gauche comme une armée en déroute; les clochers disparaissaient et s'envolaient à l'horizon; la terre grise, tigrée de taches blanches, avait l'air d'une immense queue de pintade; les étoiles de la marguerite, les fleurs d'or du colza perdaient leurs formes et hachaient de zébrures diffuses le fond sombre du paysage; les nuages et les vents semblaient haleter pour nous suivre. Quant aux berlines du chemin de fer de Saint-Germain, elles ne dépassent pas, en vitesse, un coucou médiocre.

(La Charte de 1830, 15 octobre 1837.)

ILLUSTRATIONS

DE PAUL ET VIRGINIE

ILLUSTRATIONS

DE PAUL ET VIRGINIE

Qui n'a pas lu *Paul et Virginie*, la seule églogue que la poésie moderne puisse opposer aux charmantes naïvetés de Longus et de Théocrite ? Qui n'en garde le souvenir doux et parfumé entre les plus chères réminiscences de première jeunesse ? Si blasés que nous soyons par l'abus de la littérature alcoolique, les drames au vitriol et les romans de haut poivre, il n'est aucun de nous qui n'ait laissé tomber de ses yeux, secs aujourd'hui, une larme brûlante à l'endroit du naufrage du Saint-Géran.

Robinson Crusoé, *Paul et Virginie* sont deux romans humains impérissables, éternels ; chaque génération nouvelle les dévore avec une avidité renaisante. *Robinson* est plus particulièrement le roman de l'enfance, *Paul et Virginie* celui de l'adolescence. Tout le monde a fait une île déserte dans le jardin

de son père et s'est promené fièrement sous l'ombrelle de sa sœur où le parapluie de sa tante. *Robinson* remue dans les jeunes cerveaux ces idées d'indépendance et de vie sauvage innées chez l'homme. *Paul et Virginie* est le rêve que chacun fait à quinze ans. Une existence nonchalante et molle, sous un ciel tendre et bleu, avec une jeune fille blanche et douce ; des promenades dans les bois sur des gazons piqués de fleurs, par des clairs de lune veloutés, toute la poésie printanière du jeune âge.

Il n'est peut-être pas de livre qui résume plus complètement le vœu d'une âme qui s'éveille ; et, sous de certains rapports, *Robinson Crusoé* et *Paul et Virginie* sont, avec leur allure chaste et bonne, leur passion discrète et contenue, des romans d'un effet dangeureux. Ils poussent sur la pente de la rêverie et de la solitude de jeunes esprits que réclament les devoirs de la société ; l'idéale figure de Virginie a préparé plus d'un désappointement amer ; le sauvage parfum de l'île de Juan-Fernandez a enivré bien des jeunes têtes, et le canot creusé si laborieusement par le pauvre solitaire, a entraîné bien des fantaisies dans des courants perfides et sur de périlleux récifs.

Nous ne prétendons pas ici nous livrer à une analyse littéraire du roman de Bernardin de Saint-Pierre ; c'est une œuvre jugée depuis longtemps et

qui ne peut être mise en question ; mais les belles illustrations de M. Curmer nous ont fait relire *Paul et Virginie*, qui se passerait, au besoin, d'un pareil secours, et de *Paul et Virginie* notre pensée, par une rétrogradation naturelle, est remontée jusqu'au livre de Daniel Foë.

L'édition nouvelle, publiée par M. Curmer et imprimée chez Everat, est un véritable chef-d'œuvre d'élégance typographique ; nous croyons difficile d'aller au delà ; ce ne sont que vignettes, lettres ornées, fleurons, culs-de-lampe, têtes de pages, encadrements de la fantaisie la plus exquise et la plus variée ; de grandes vignettes sur bois, dessinées par Tony Johannot et gravées avec une perfection que le burin aurait peine à atteindre, forment un album séparé, d'une grâce et d'un intérêt extrêmes. Toutes les principales situations de l'histoire de *Paul et Virginie* y sont reproduites avec la plus poétique exactitude ; le passage du torrent, le bain dans la fontaine, la promenade au bois des pamplemousses, les ravissantes scènes dont la silhouette est restée si vive dans toutes les mémoires, rien n'y manque ; chaque estampe est séparée par un papier joseph, glacé d'un ton rose, portant écrit le nom du sujet ; nous disons ceci pour montrer le soin curieux qui a présidé aux plus minces détails de cette magnifique publication.

C'est une chose charmante que de lire un livre

ainsi décoré. Il serait compris par des gens qui ne connaîtraient pas leurs lettres; l'histoire y est si nettement suivie par le dessin, qu'il serait impossible de s'y méprendre. Il est question d'une forêt: dans la page même vous voyez une forêt de Paul Huet, touffue, inextricable à l'œil, pleine d'ombres, de rayons, de chants et de murmures, avec ses hautes herbes, ses hamacs de lianes, ses troncs noueux et difformes se cramponnant aux rochers avec leurs doigts tordus, ses plantes étranges, aux larges feuilles veloutées, tout son luxe de floraison sauvage. On parle d'une fleur: la fleur grimpe aux jambages d'un M ou d'un N et s'épanouit subitement à côté de la description. Le P qui commence le mot palmiste est un palmiste lui-même, contourné en forme de majuscule. La mer retentit dans le style sonore de Bernardin de Saint-Pierre: aussitôt une mer d'Eugène Isabey s'élançe avec furie contre les récifs, écume, bouillonne et déborde sur les marges de la page, le chien fidèle aboie en même temps dans la ligne et dans la gravure; le bruit du départ de Virginie se répand dans l'île; vous voyez les colporteurs avec leurs paquets sur leur dos qui cheminent sur la *justification*, attirés qu'ils sont par le sac d'écus de M. de Labourdonnaye; ils se hâtent le plus qu'ils peuvent et tâchent de se dépasser; au feuillet de droite sont étalés des tissus et des étoffes de toute espèce, des satins rayés, des mousselines à petites

fleurs, des madras aux couleurs vives; le sac d'argent répand ses écus à travers le ventre d'un O. Mille charmantes perspectives s'ouvrent inopinément au milieu des phrases; c'est une clairière dans les bois avec sa trouée de jour, un site montagneux tout hérissé de rocailles, de plantes bizarres et découplant l'horizon de ses grêles dentelures; c'est un marais où tremblent les roseaux, où les nénuphars étendent nonchalamment leurs larges feuilles dans des eaux opaques et huileuses, rayées çà et là de quelques brusques filaments de lumière, et qui n'a pour personnage qu'un héron à aigrette, le col méditativement renfoncé dans les épaules, et la patte levée en l'air et repliée sous le ventre; ou bien une cascade filtrant à travers les roches et couvrant d'une poussière d'écume les troncs d'arbres voisins, tachetés de noires plaques de mousse. C'est la mer, sous mille aspects, tantôt douce et tranquille, n'ayant que des lignes transversales, tantôt tourbillonnante, échevelée, furieuse et représentée par des écheveaux de hachures nerveuses, convulsives, inextricablement brouillées sous les doigts de l'ouragan; les vaisseaux et les barques fuyant comme des cygnes, les ailes ouvertes, ou labourant péniblement le dos monstrueux des vagues, les pingouins et les albatros tournoyant dans les nuages, tout ce que la nature des Antilles peut offrir de caractéristique et de pittoresque. Et, vers la fin, la chaste et pâle figure de

Virginie enlevée au ciel par des groupes d'anges, ou rasant de son pied d'albâtre bleui par la mort la pointe humide du gazon, dans le double rêve de Marguerite et de M^{me} Latour; puis les spectres vengeurs, les hallucinations terribles de la mauvaise tante, et le rayon argenté glissant à travers les branches des pamplemousses sur la funèbre pierre blanche, dénouement mélancolique de cette ravissante histoire.

Dans le même volume se trouve imprimée la *Chaumière indienne*. L'on ne saurait rien imaginer de plus amusant et de plus varié que les vignettes de ce conte; vous avez en six pages des vues de tous les pays: la synagogue d'Amsterdam, le synode de Dordrecht, le muséum de Florence, la bibliothèque de Saint-Marc à Venise, celle du Vatican à Rome, Constantinople, la mosquée de Sainte-Sophie, le monastère du Mont-Carmel, la ville de Sana-Ispahan, Delhi, Agra et Bénarès, l'Athènes des Indes; avec cela la plus réjouissante collection d'originaux: des rabbins juifs à barbes rouges et à tricornes exorbitants, des ministres protestants à figures discrètes, œil vairon, nez pointu, ventre spiritualiste et mollets esthétiques; des théologiens catholiques avec des cascades de mentons, des ventres d'hippopotame et une vraie santé chrétienne; des académiciens de la Crusca des Arcades, perruques de toute forme et de toute dimension; des *verbiest* américains en caftan de

soie, des papas grecs, des mollahs tures, des cheiks arabes, d'anciens parsis avec nez d'aigle, aux yeux charbonnés, aux sourcils arqués, la chibouque, le narguilé ou le hooka à la bouche. Des pagodes démesurées, des idoles monstrueuses, des brames, des parias, des paysages indiens d'une admirable beauté, des éléphants levant leur trompe en l'air, vous avez tout l'Orient en quelques feuilles.

Le plus grand éloge que nous puissions faire du livre, c'est de citer pour finir les noms des artistes qui ont concouru à ce magnifique monument de typographie; ce sont: MM. Tony Johannot, Paul Huet, Eugène Isabey, Français, Meissonier, Delaberge, Marville, pour les dessins, et pour la gravure: Sadler, Porret, Orrin, Smith, Brevière et tous les plus excellents artistes de France et d'Angleterre.

(La Charte de 1830, 11 décembre 1837.)

UTILITÉ DE LA POÉSIE

UTILITÉ DE LA POÉSIE

Il est bien convenu que le siècle n'est pas poétique, que les vers ne se vendent pas, et qu'il faut être enragé ou provincial pour en faire. Tout article sur un volume de poésie doit forcément commencer par des doléances ou des lamentations. Les critiques d'ailleurs n'aiment guère les poètes, et ils aiment encore moins les vers. Il est fort commode, en effet, de déprécier une chose que l'on ne comprend pas, cela vous pose sur un pied respectable et donne une haute idée de votre mérite; car quelques personnes ont encore la bonhomie de croire à ces grands airs et de s'y laisser tromper, et peu de gens songent à prier ces renards du feuilleton de se retourner et de faire voir leur queue. L'objection que les vers ne se vendent pas me paraît tout à fait sans importance

et ne prouve rien contre leur excellence. Les plus belles choses ne se vendent ni ne s'achètent. L'amour, la beauté et la lumière ne se trouvent heureusement pas dans les boutiques. Au reste, aucun livre ne se vend; les personnes les mieux nées ne rougissent pas d'envoyer louer des livres que leurs laquais n'osent qu'à peine rapporter avec un double gant; des livres gras, tachés d'huile et de suif, sentant le comptoir et la cuisine, où chaque page porte l'empreinte d'un pouce qui n'a jamais été lavé, et les remarques stupides ou obscènes de quelque sergent de ville bel esprit et littérateur. C'est une honte. De belles et grandes dames, avec leurs mains charmantes aux doigts effilés, aux ongles roses qui n'ont jamais touché rien de rude et de grossier, feuilletent et manient sans crainte cette affreuse saleté qu'on appelle un roman nouveau!... En vérité, il ne serait pas superflu de présenter l'aiguïère après la lecture comme après le repas. En Angleterre, les femmes de chambre seules s'approvisionnent aux cabinets de lecture. Si l'on veut un livre, on prend le nom et l'adresse du libraire et on l'envoie acheter. Et personne n'oserait avoir sur sa table un de ces volumes honteusement crasseux qui déshonorent les guéridons et les consoles des plus riches salons de France.

Un pareil état de choses est doublement nuisible sous le rapport de l'hygiène et de la littérature; car,

il ne faut pas se le dissimuler, grâce au cabinet de lecture, l'hôtel de Rambouillet est passé à l'office. Les cuisinières forment la plus grande partie de la clientèle des cabinets de lecture; les portières forment l'autre, mais elles sont en général d'un goût moins dédaigneux et n'ont pas, à beaucoup près, autant d'influence. Si les vers ne se vendent pas, c'est que la cuisinière, semblable par ce côté au critique, ne peut pas souffrir les vers, parce que cela est trop frivole et n'a pas de suite. Quant à moi, je suis là-dessus de l'avis d'un jeune poète qui a fait de la charmante prose :

C'est peut-être un blasphème, et je le dis tout bas :
 J'aime surtout les vers, cette langue immortelle;
 Mais je l'aime à la rage; elle a cela pour elle
 Que les sots d'aucun temps n'en ont pu faire cas,
 Qu'elle nous vient de Dieu, qu'elle est limpide et belle,
 Que le monde l'entend et ne la parle pas (1).

Que les vers se vendent ou ne se vendent pas, que le temps soit à la poésie ou non, toujours est-il que le nombre des poètes va toujours en s'augmentant.

(1) *Namouna*, par Alfred de Musset, paru en 1832 dans *Un spectacle dans un fauteuil* (daté 1833).

Quoi qu'on dise et qu'on fasse, il y aura toujours des poètes. Le besoin d'exprimer ses idées d'une manière rythmique est inné chez l'homme, et dans dans toutes les littératures le vers a précédé la prose, quoique le procédé contraire paraisse d'abord plus naturel; avant l'invention de l'imprimerie et la propagation de l'écriture, il n'y avait que des poètes. La forme inflexible du vers, dont on ne peut déranger une seule syllabe sans en détruire complètement l'harmonie, se gravait plus profondément dans les mémoires et conservait beaucoup mieux ce qu'on lui confiait. Un distique passait par vingt bouches et ne subissait aucune variante ou interpolation, ce qui serait invariablement arrivé à une phrase de prose, si artistement combinée qu'elle fût. Puis, outre ces raisons, le plaisir qui résulte de l'harmonie et de la difficulté vaincue est très réel et très grand. Tous les utopistes à grand jargon, les économistes saint-simoniens, phalanstériens, palingénésiques, mystagogues, et tels autres gâcheurs de néologismes et de mauvais français, auront beau crier à l'inutilité et à la folie contre les poètes, ils n'empêcheront personne de faire rimer amour et jour. Inutilité pour inutilité, et folie pour folie, il vaut encore mieux des poètes. Watt, l'inventeur des bateaux à vapeur, n'est pas, à beaucoup près, un aussi grand génie que le rapsode Homère. Les Chinois, ce peuple de porcelaine et de vieux laques, qui, sous un

extérieur étrangement bariolé, cache un sens exquis et une philosophie profonde, tirent des coups de canon sur les bateaux à vapeur, prétendant que c'est une invention barbare et indécente; ils ont raison, le bateau à vapeur, c'est la prose; le bateau à voiles, c'est la poésie. Le bateau à vapeur, noir, massif, construit entièrement en fer, sans banderoles ni pavillon, sans ces larges ailes de toile qui se gonflent si gracieusement au vent, avec sa forge et ses tuyaux de tôle vomissant une fumée fétide, affreux à voir, mais allant vite et loin, portant beaucoup et tirant peu d'eau, ne dépendant pas du caprice du ciel et de la brise, monté par des forgerons et non par des matelots, ne ressemble-t-il pas exactement à la prose, toujours prête à porter ce qu'on veut où l'on veut, avec sûreté et en peu de temps, le tout à bon marché? Le vaisseau, guidé par une intelligence et non par une machine, attendant comme une inspiration le souffle d'en haut pour partir; le vaisseau, sous toutes ses voiles, fendant la mer comme un cygne gigantesque, et cousant à ses flancs polis un feston d'écume argentée, n'est-il pas la symbolisation parfaite de la poésie? Le vaisseau a l'air d'un oiseau qui vole; le bateau à vapeur, pataugeant dans l'eau avec ses palettes, a l'air d'un chien qui se noie ou d'un moulin emporté par une inondation. Par suite de la tolérance qui m'est naturelle, je consens néanmoins à ce que messieurs les commis voyageurs commer-

ciaux ou littéraires, dont le temps est si précieux, s'engrènent dans les rails des chemins de fer et transportent leurs échantillons et leur stupidité d'un endroit à un autre avec la plus grande vitesse possible; mais, pour Dieu, qu'il soit permis de s'en aller à petits pas en suivant la pente de sa rêverie, le long des rivières, à travers les bois et les prairies, s'arrêtant pour cueillir une marguerite emperlée de rosée ou écouter siffler un merle, quittant la grande route pour les petits sentiers et n'en prenant qu'à son aise. Faites de la prose, mais laissez faire des vers; plantez des pommes de terre *Rohan*, mais n'arrachez pas les tulipes; nourrissez des oies, mais ne tordez pas le cou aux rossignols, et souvenez-vous que le gros Martin Luther disait familièrement: Celui qui n'aime pas le vin, la musique et les femmes, celui-là est un sot et le sera sa vie durant; avec toutes vos prétentions, vous êtes incomplets, et vous ne comprenez qu'une moitié de l'homme. Vous croyez que le bonheur consiste en biftecks cuits à point et en bonnes lois électorales. J'estime fort ces choses, mais le confort ne suffit pas; et à toute organisation d'élite il faut l'art, il faut la beauté, il faut la forme! C'est le vêtement que Dieu a filé de ses mains pour habiller la nudité du monde. Cette querelle n'est pas neuve malheureusement, et ce n'est pas d'aujourd'hui que les mathématiciens demandent, en lisant Racine, qu'est-ce que cela prouve?

On ne peut pas exiger des sourds qu'ils se plaisent à la musique, et les aveugles-nés peuvent disserter fort agréablement sur la superfluité ou la non-existence du coloris.

(*Musée des familles*. Janvier 1842.)